

Edith Honeychurch arrêta brusquement sa jument alezane au beau milieu de la piste. Renâclant pour signifier son mécontentement, Fée Clochette, en s'ébrouant, manqua de désarçonner sa cavalière. À quatre-vingt-six ans, la comtesse douairière insistait pour continuer à monter en amazone.

— Edith ! Tout va bien ? m'écriai-je.

Pour ma part, j'évitai de justesse la collision entre sa monture et la mienne. La comtesse agita la main, sans toutefois se remettre en marche.

Je rêvassais, sidérée de songer à quel point la vie pouvait changer de manière aussi drastique. Pas plus tard qu'en août de l'année précédente, je vivais et travaillais à Londres comme présentatrice d'une émission de télévision intitulée *Fakes & Treasures*. Un peu plus d'un an plus tard, me voilà qui montais Jupiter, une magnifique jument pur-sang, dans la campagne sauvage du Devonshire.

— Kat, venez voir ! me lança Edith avec un geste m'invitant à la rejoindre. C'est scandaleux ! Comment peut-on faire ça ?

Je repérai immédiatement la raison de sa consternation : un gros sac-poubelle noir, éventré, vomissait ses détritrus,

mélange de papier détrempe et de bris de verre au beau milieu de la piste cavalière.

M. Chips, le petit Jack Russel d'Edith, bondit dessus et s'empara d'une chaussette sale rayée bleu et blanc qui, bizarrement, ne m'était pas inconnue.

— Laisse ça ! lui ordonna Edith, mais le terrier conserva son trophée et fila à travers un interstice dans la haie. Encore un dépôt sauvage, commenta-t-elle avec dégoût. D'abord à Bridge Cottage et maintenant jusqu'ici sur Barton's Ridge. C'est de pire en pire et il semble qu'on ne peut rien y faire.

Elle avait raison, évidemment. Le dépôt illégal d'ordures ménagères et industrielles, surtout sur une propriété privée, était un fléau en augmentation malgré la menace d'amendes, voire de peines de prison en cas de récidive. Pour ajouter l'insulte au dégât subi, les propriétaires devaient enlever les ordures, autrement eux aussi risquaient une contravention. Une pratique assez injuste, à mes yeux.

— Rupert devrait prendre son fusil et tirer sur ces canailles à vue, s'insurgea Edith. Ça, au moins, ce serait dissuasif.

Je posai sur elle un regard horrifié. *A priori*, elle était très sérieuse.

— Nous allons devoir faire demi-tour, conclut-elle. Pas question de risquer de blesser nos chevaux avec tout ce verre cassé.

Dès le départ, notre promenade matinale avait été émaillée de problèmes. Jupiter avait perdu un fer, mais heureusement sans que ça ne le fasse boiter, puis il avait trébuché et j'étais tombée dans une mare de boue. Résultat, je montais en jodhpur mouillé depuis une heure, ce qui n'était pas très plaisant.

Peu après ce fiasco, Fée Clochette avait refusé de passer près d'une balle de paille géante couverte d'une bâche noire qui claquait et fouettait bruyamment au vent, et nous avions été obligées de prendre un autre chemin. C'était la première fois que je voyais Edith céder à un cheval et l'incident me rappela que, si son esprit restait aussi vif et acéré qu'une pointe de clou, elle n'était plus aussi forte qu'avant, physiquement parlant.

Quinze minutes plus tard, nous gagnâmes la crête de Barton's Ridge, plus haut sur la colline. Depuis ce point d'observation surélevé, la vue sur l'étendue que constituait la propriété des Honeychurch – désormais mon lieu de vie – n'était pas aussi séduisante que depuis Hopton's Crest, autre crête de l'autre côté de la vallée.

Un méli-mélo d'échafaudages entourait l'aile est, dont la toiture attendait des réparations qui n'auraient probablement jamais lieu. On apercevait d'en haut les cuisines et les quartiers des domestiques, qui auraient eu bien besoin d'une couche de peinture, ainsi que l'alignement des cabanons délabrés, des serres cassées et des fours des serres chaudes abandonnés dans le jardin clos d'époque victorienne. Le tout donnait à la propriété un air triste et négligé. Seul l'un des trois cottages adjacents paraissait entretenu, avec ses jardinières remplies de géraniums – la touche agréable qu'avait donnée la gouvernante nouvellement nommée et arrivée depuis peu au domaine, que je n'avais pas encore rencontrée.

Je remarquai alors un étranger dans l'une des arches qui marquaient l'entrée du domaine, à quelques mètres en contrebas de la colline.

Debout à côté d'une Citroën CX sale, un homme en jean et veste de cuir noire contemplant la vallée à travers une

paire de jumelles, un appareil photo muni d'un téléobjectif accroché autour du cou.

Il dut nous entendre arriver, car il se hâta d'ouvrir la portière de sa voiture, de sauter à l'intérieur. Ayant démarré sans attendre, il fila en trombe. J'eus toutefois le temps d'apercevoir l'autocollant de l'Union européenne – les étoiles dorées sur un fond bleu –, mais la plaque d'immatriculation était trop sale pour que je distingue son numéro.

J'avais trouvé quelque chose de bizarre dans cette voiture, et je venais soudain de comprendre de quoi il s'agissait.

— Vous avez remarqué que cette Citroën était équipée d'un volant à gauche ? demandai-je à Edith.

— Je crois bien, oui, confirma-t-elle. Apparemment, quelqu'un a appris que vous avez mis un terme à votre retraite. Comment appelez-vous ces horribles photographes pour les journaux ? Des paparazzis ?

— J'espère que ça n'en est pas un.

— Ou alors quelqu'un a découvert la véritable identité d'Iris, ajouta Edith avec un sourire. Même si cet homme-ci n'était pas vraiment le genre à lire des romans gothiques olé-olé.

L'hypothèse était possible, mais peu probable.

Juste avant sa mort, mon père m'avait fait promettre de garder l'œil sur ma mère, Iris. J'ignorais alors que cette promesse chamboulerait ma vie du tout au tout.

La nouvelle liberté de ma mère l'avait conduite à commettre l'imprudence d'acheter un ancien logis de palefrenier à des centaines de kilomètres de Londres, sans même m'avertir en amont de ses intentions. Plus choquante encore avait été la découverte de son activité d'auteure de romance, sous le pseudonyme de Krystalle Storm, depuis

des décennies. Pendant tout ce temps, mon père et moi croyions qu'elle souffrait de migraines ! Il mourut avant d'apprendre la vérité et sa double identité restait encore un secret farouchement gardé.

À présent, nous vivions toutes les deux sur un domaine – bien que pas dans la même demeure, fort heureusement – dont le village le plus proche proposait en tout et pour tout une épicerie, un bureau de poste, une église et un pub, le Hare & Hounds.

Je devais admettre qu'à l'instar de ma mère, je jouissais d'une toute nouvelle liberté, et découvrir un homme avec des jumelles et un appareil photo me rappela soudain mon ancienne vie : le regard constant du public, l'analyse critique de mes moindres propos et, bien sûr, les innombrables incidents de garde-robe qui étaient devenus ma marque de fabrique.

— J'ai du mal à imaginer que mon apparition à la fête de l'Ours de demain puisse déclencher un intérêt international, commentai-je.

— Et pourquoi pas ? Difficile d'ignorer votre bonne étoile, depuis quelques semaines.

Ce serait la première année que l'Empire de l'antiquité de Dartmouth accueillerait un festival d'une journée consacré aux oursons en peluche. L'événement avait fait l'objet de tout un tas de publicité. Des encarts dans les magazines spécialisés, ainsi que dans les journaux locaux et nationaux. Des annonces constantes sur un nombre incalculable de stations de radio et, naturellement, des posters géants de ma tête – parfaitement coiffée, Dieu merci – affichés un peu partout dans le pays pour annoncer mon rôle d'évaluatrice experte, de commissaire-priseur et d'oratrice principale.

— Ou alors, il faisait un recensement d'oiseaux, continuait Edith, songeuse. Hum. Nous avons un joli couple de faucons pèlerins. Nous devrions alerter la police, juste au cas où.

— Au sujet du photographe ? Pas besoin. Je m'en occupe.

— Non, ma chère, pas lui, répondit Edith. La police travaille en étroite collaboration avec la RSPB, qui s'occupe de la protection des oiseaux, pour être informée de la présence d'éventuels voleurs intéressés par les œufs de nos espèces protégées.

— Je l'ignorais complètement.

— C'est parce que vous êtes une fille de la ville, me taquina Edith.

— Plus maintenant ! Je serais incapable de retourner vivre à Londres. La campagne du Devon m'a gâché la ville à jamais.

— Je suis contente de l'apprendre. Bien sûr, la période de nidification est terminée, maintenant, mais tout de même, nous devrions les appeler. Et pour ce qui concerne la fête de l'Ours, je suis navrée de vous annoncer que j'ai un engagement ailleurs.

Je ris.

— Je n'imaginai pas que ce pouvait être votre tasse de thé, de toute façon.

— Sornettes. Je dois me rendre à un événement au Pony Club. Enfin, votre participation vous attirera peut-être de nouveaux clients. Je sais que les affaires ne sont pas très prospères.

— Non, en effet. Ça prend du temps pour s'établir.

Il n'empêche, c'était très aimable de la part d'Edith d'y penser. J'avais lancé « Les collections de Kat, vente et estimation » au début de l'été, mais les affaires s'étaient

avérées moins florissantes que ce que j'avais espéré. Et vu que je remboursais encore le prêt de mon appartement de Londres, je ne roulais pas sur l'or, loin de là.

Nos réflexions concernant la fête de l'Ours et le supposé voleur d'œufs s'évanouirent quand nous entendîmes toutes les deux des voix – des cris de colère en fait –, non loin de là.

— Oh, mon Dieu, fit Edith. Encore les comtes qui se querellent.

En tournant à l'angle, nous découvrîmes la Range Rover noire qui appartenait à Rupert, le fils d'Edith et quinzième comte de Grenville, et une vieille Volvo grise, propriété d'Aubrey Carew, douzième comte de Denby et beau-père de Rupert.

Les deux véhicules étaient garés sur l'allée de gravier menant à Bridge Cottage, qui n'était plus qu'une ruine noire de suie. En octobre dernier, un terrible incendie avait détruit la maison, un incendie dont ma mère et moi avions réchappé de justesse.

Ces dernières semaines, la ruine était devenue une véritable décharge à ciel ouvert. Des gravats, un mélange de câbles électriques et de piques en acier en tous genres le disputaient à un fatras de cartons de vieux vêtements, de photos, des montagnes de pneus et du matériel de cuisine abandonné. Des traces de pneus terreux s'entrecroisaient dans l'ancien jardin, lui-même flanqué de matelas et d'un assortiment de meubles cassés.

L'endroit me donnait la chair de poule.

Nous surprîmes les bribes d'une dispute :

— C'est votre responsabilité, disait Aubrey.

— Je refuse de dépenser un sou de plus pour quelque chose qui n'est pas ma faute, arguait Rupert.

— Oh, mon Dieu, répéta Edith.

— Avez-vous la moindre idée de ce que j'ai déjà payé pour faire enlever ça ? enrageait Rupert. Que je sois maudit, je ne construirai pas un... un... un quoi d'ailleurs ? Un merlon vous dites ? Bref, je ne vois pas en quoi ce serait ma responsabilité.

— C'est votre devoir de diligence, espèce d'imbécile ! s'exclama Aubrey. Bridge Cottage se trouve sur vos terres !

— Bonjour, messieurs ! intervint gaiement Edith. Jolie journée pour une promenade à cheval.

Les deux hommes se retournèrent d'un bond face à nous.

Ils étaient habillés dans la tenue traditionnelle des propriétaires terriens de la haute société, à savoir pantalon de velours, veste en tweed et bottes Woodstock, mais Aubrey portait aussi un béret en tweed d'un orange particulièrement criard, ce matin-là. En plus d'un badge vert fluorescent estampillé « EcoChamp », du nom de sa dernière campagne écologique en date, visant à nettoyer la nature environnante.

Aubrey était une légende locale et vivait sur la propriété voisine, le domaine de Carew Court. En plus d'être un conservateur enragé, il s'avérait un expert renommé en armes anciennes et en armurerie, doublé d'un magistrat redoutable ayant la réputation de toujours infliger la peine maximale, quelle que soit l'insignifiance du délit.

La haine entre les deux comtes était tangible, ils l'exsudaient par vagues, toutefois leur bonne éducation semblait les empêcher de se quereller devant le beau sexe. Aussi affichèrent-ils tous deux un sourire et marmonnèrent-ils une salutation courtoise.

— Edith, très chère, susurra Aubrey de sa voix mielleuse. Pourriez-vous inculquer un minimum de bon sens à votre fils qui ne comprend clairement pas la loi ?



— Je suis très au fait de la loi, cracha Rupert.

— Il est peut-être nonchalant dans d'autres domaines de sa vie, notamment ses vœux de mariage, mais il en va de sa responsabilité de propriétaire terrien de se débarrasser des décharges sauvages et de disposer de ces immondices de manière légale.

— Oh, pour l'amour du ciel, arrêtez de pontifier, Aubrey ! s'exclama Edith.

— Vraiment, Edith, vous me surprenez, riposta l'interpellé. Rupert risque une amende de cinq mille livres par jour, jusqu'à ce que ces ordures soient enlevées. Et je me ferai un plaisir d'appliquer la loi !

— Vraiment, Aubrey, c'est vous qui me surprenez, répliqua sèchement Edith. N'avez-vous donc aucun criminel à faire enfermer ?

Rupert se hérissa.

— Restez en dehors de ça, mère.

— Je ne lui demande pas de se salir les mains, insista Aubrey. Il existe de nombreuses entreprises de bonne réputation qui débarrassent les déchets. Il suffit de passer un coup de fil et...

— Et d'ouvrir son chéquier, fulmina Rupert. Ils sont sacrément chers. Sans compter que j'ai déjà nettoyé cet endroit trois fois au cours des deux derniers mois. Grand Dieu, vous croyez que l'argent nous pousse dans les poches ?

— Vous n'avez qu'à installer un système de vidéosurveillance, pour commencer et... (Aubrey balaya la zone d'un geste théâtral.) Où est votre panneau de mise en garde, d'ailleurs ?

Le visage de Rupert devenait de plus en plus rouge à mesure que les minutes s'égrenaient.

— Il a été volé !

— S’il n’y a pas de panneau, autant dire que c’est une invitation à la décharge sauvage, poursuivit Aubrey. Ça au moins, vous vous en rendez compte, non ?

— Cessez de me parler comme à un crétin !

— Je me contente de vous informer de vos devoirs devant la loi.

— Et moi, je vous informe que si vous ne fichez pas le cam...

— Rupert ! Aubrey ! lança Edith avec lassitude. Tout ceci est-il vraiment nécessaire ?

— Non, laissez Rupert finir, Edith ! s’exclama Aubrey. Êtes-vous en train de menacer un officier du gouvernement de Sa Majesté ?

Rupert grommela des propos incohérents, puis il leva les mains et retourna à grands pas vers sa Range Rover.

— Vous recevrez une mise en demeure ! cria Aubrey derrière lui. Et j’ai hâte de vous revoir devant un tribunal !

Un bruit sourd retentit alors que Rupert emboutissait brutalement la Volvo d’Aubrey en reculant, avant de démarrer en trombe. Hélas pour lui, les dégâts étaient certainement plus importants pour sa voiture que pour celle de son adversaire, les Volvo étant réputées pour leur carcasse aussi solide et épaisse qu’un tank Sherman.

— Vraiment, Aubrey, gronda Edith. Je pense que vous vous montrez déraisonnable.

En quoi j’étais absolument d’accord avec elle. Par le passé, mes interactions avec Aubrey avaient été basées sur un intérêt partagé pour les antiquités et je venais d’être témoin d’un aspect de sa personnalité que je ne lui connaissais pas.

Aubrey s’approcha, le jabot gonflé par l’indignation.

— Je constate que vous ne portez pas vos badges EcoChamp, fit-il en désignant le sien. Il est déterminant

que la population prenne conscience de la détérioration de nos campagnes.

— Il ne s'accordait pas très bien avec mon habit, je le crains, répliqua Edith d'un ton léger. Bonne journée à vous. Venez, Kat.

Et sur ces mots, elle lança Fée Clochette dans un trot vif.

Alors que nous chevauchions côte à côte vers la maison, Edith commenta :

— Je ne serais pas surprise si un de ses jours, l'autoritarisme d'Aubrey ne finissait par lui nuire.

Pendant tout le reste de la sortie à cheval, Edith sembla perdue dans ses pensées, et les miennes étaient déjà remplies par l'après-midi chargée qui m'attendait.

Nous atteignîmes l'entrée principale de la propriété, marquée par une paire de piliers en granite, sortes de tours surmontées chacune d'un aigle de pierre aux ailes déployées. Les mots « Manoir de Honeychurch » étaient gravés sur l'un des deux, donnant un air grandiose à la statue, majesté accentuée par les deux corps de garde du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'était de là que je gérais mon affaire d'antiquités. J'utilisais la guérite ouest comme salle d'exposition et la guérite est comme atelier et lieu de stockage.

L'arche au-dessus de la porte des deux corps de garde portait le timbre et la devise de la famille sculptée dans la pierre : « *Ad perseverate est ad triumphum* » – « Persévérer, c'est triompher ». Et il est vrai qu'au cours des six siècles d'existence du clan Honeychurch, ils avaient bel et bien persévéré, endurant pestes et guerres, tragédies et toutes sortes de scandales émoustillants. Un éventuel procès ou les autres péripéties découlant des problèmes de décharge sauvage du XXI<sup>e</sup> siècle auraient sans doute paru bien fades aux yeux de leurs ancêtres.

Bien qu'Edith me loue les deux guérites pour une somme symbolique, j'avais dépensé par mal d'argent dans la réparation des gouttières et des carreaux brisés. J'avais aussi redécoré l'intérieur, posé des persiennes, installé des rayonnages et remis au goût du jour la petite cuisine et les toilettes de la guérite ouest. Le résultat était ravissant. Il ne me manquait plus que des clients, maintenant !

Tandis que nous continuions notre progression sur l'allée d'environ un à deux kilomètres de long, nous passâmes une arche en fer forgé qui enjambait deux portails, eux aussi en fer forgé et surmontés de la sculpture métallique d'un cheval au galop. C'était le cimetière équin, où reposaient des chevaux bien-aimés dans un passé lointain ou plus récent. Pas plus tard que la semaine précédente, Willow était morte dans son sommeil, à l'âge incroyable de trente-sept ans. Une mort qui avait sonné Edith.

Plus loin devant, les cheminées pointues et les fenêtres à meneaux de la vieille demeure apparaissaient à travers les arbres. Un autre interstice entre les bosquets, sur ma gauche, révélait un parc immense et magnifique avec son lac ornemental. L'allée se dédoublait devant un marronnier d'Inde, et nous prîmes à droite pour monter à flanc de colline, vers les paddocks clos par des barrières. D'un côté, une petite piste de dressage sablonneuse ; de l'autre, une série de *cavaletti*, des petits obstacles pour entraîner les chevaux au saut. Plus loin, un alignement de bâtiments de brique rouge aux joints soigneusement blanchis et aux toitures vertes. Une arche impressionnante avec un pigeonier et une horloge affichant l'heure exacte en chiffres romains – 11 h 45 – marquait l'entrée de la cour des écuries. Deux véhicules étaient garés le long d'un mur extérieur : un grand camion argenté pour le transport des chevaux, avec couchette intégrée au-dessus de la cabine, et une Land Rover vert kaki.

Comparées au reste de la propriété, les écuries étaient luxueuses.

Construites en quadrilatère autour d'une cour empierrée, elles comportaient trois côtés constitués de quatre box séparés, et le quatrième était percé par une seconde arche qui faisait le lien avec la route de service, derrière. Les chevaux nous observaient derrière leur demi-porte verte.

Alfred Bushman, le responsable des écuries et demi-frère de ma mère, nous accueillit et prit les rênes de Fée Clochette. Il la conduisit vers le montoir en pierre. Avec grâce, Edith leva la jambe droite par-dessus le pommeau avant et glissa sur la marche du haut, sans oublier de rajuster son habit. Elle m'avait appris à monter en amazone, mais je ne me sentais jamais complètement assurée de cette manière.

— La promenade a été agréable, madame la comtesse ? lui demanda poliment Alfred.

— Oui, merci, répondit Edith. Hormis Jupiter qui a perdu un fer.

— Je vais appeler le maréchal-ferrant. Vous souhaitez lui amener Fée Clochette aussi ?

— Je m'en occuperai. Je préfère me charger de ces choses-là tant que je le peux encore.

Alors que je descendais de Jupiter, Alfred reporta son attention vers ma jument.

— C'est quel sabot ?

— Antérieur droit.

Je tins sa bride pendant qu'Alfred posait délicatement la main sur la patte de l'animal et lui soulevait le pied pour inspecter le sabot.

— Y a pas de dégâts, commenta-t-il. C'est bien.

Il m'avait fallu un certain temps pour apprécier ce personnage mystérieux et nerveux, avec sa crinière de

cheveux blancs, ses lunettes à monture en métal et sa bouche très édentée. Sa mâchoire lourde lui donnait des allures de bouledogue. Au fil des derniers mois, cependant, j'en étais venue à admirer son talent auprès des chevaux ainsi que son intuition parfois troublante, qu'il attribuait à son sang gitan.

Même si plus d'une année s'était écoulée depuis que ma mère m'avait raconté la véritable histoire de sa vie et ce qui l'avait amenée à considérer Alfred comme sa famille – il s'avérait qu'elle avait été adoptée par une foire et un ring de boxe itinérants –, pour ma part, j'avais encore du mal à faire le lien entre la personne bien sous tous rapports que j'avais connue pendant mon enfance et l'auteure de romances irrationnelle et quelque peu fofolle qu'elle était désormais.

En raccompagnant Jupiter dans son box, je fus assaillie par une vague d'affection et de gratitude envers Edith, qui m'avait dit de considérer la jument baie comme mienne, un cadeau dont j'étais ravie au-delà de toute mesure.

J'avais beaucoup monté, enfant, mais nous n'avions jamais eu les moyens de nous payer un cheval, sans parler d'en accueillir un en habitant en plein centre de Londres. Qu'on m'offre Jupiter était en somme la réalisation d'un rêve pour une citadine telle que moi, et une raison supplémentaire pour laquelle je n'imaginai même plus retourner vivre en ville.

Entendant des bruits de voix, je regardai par-dessus la demi-porte et découvris Harry Honeychurch, huit ans, unique héritier du titre et du domaine. Vêtu comme d'habitude de son uniforme d'aviateur de la Première Guerre mondiale, celui du héros et chef d'escadrille James Bigglesworth, ainsi que d'un casque, de lunettes de vol et d'une écharpe blanche, il arrivait dans la cour au pas

de charge en discutant avec une fillette de son âge que je ne reconnaissais pas. Elle était habillée pour sa part d'un manteau trop grand pour elle et coiffée de tresses blondes cachées sous un béret. Sans oublier des lunettes de soleil, malgré le ciel de plomb et les averses qui nous avaient accompagnées toute la matinée.

— Ne courez pas ! les gronda Alfred. Et passez bien à l'écart des chevaux !

— Désolé, cria Harry. Nous cherchons Stanford.

— Ici, monsieur ! je l'appelai.

— Excellent, excellent !

Harry attrapa la fillette par la main et ils s'approchèrent.

— Permettez-moi de vous présenter la toute nouvelle membre de notre équipe, annonça-t-il. L'agent spécial Felicity – Fliss – Ridley.

Je sortis du box pour serrer la main de l'amie de Harry.

— Très honorée de vous rencontrer, agent spécial Ridley.

— *Bonjour*\*<sup>1</sup>.

— C'est du français ? demandai-je.

— *Oui*\*, répondit-elle. *D'accord*\*.

— Vous êtes française ?

Harry hurla de rire.

— Mais non, elle n'est pas française. Elle fait semblant, parce qu'elle est agent double. Elle travaille pour nous, bien sûr.

— Eh bien, elle m'a eue, en tout cas, admis-je.

— Fliss est première de sa classe en français.

— Vous êtes à l'école ensemble ?

— Oui, je l'ai recrutée, me répondit Harry. Nous travaillons depuis des lustres sur un projet spécial : nom de code « opération Bridge Cottage ».

---

1. En français dans le texte.



— Ah ? Est-ce top secret ou pouvez-vous me donner des indices ?

Harry chuchota à l'oreille de Fliss. Qui lui répondit de la même façon. À quoi le petit garçon hocha la tête.

— Nous menons une opération de surveillance depuis le Nid du faucon.

Évidemment, je savais que Harry faisait référence à sa cabane, dans un arbre non loin de Barton's Ridge, où Edith et moi étions encore ce matin. Du haut de son perchoir, l'enfant devait avoir une excellente vue sur Bridge Cottage et la décharge.

— Nous observons tous les va-et-vient ennemis au... euh... dépôt de munitions.

Harry sortit une feuille de papier de la poche arrière de son pantalon.

— Voici nos instructions.

Je passai sa liste en revue : date, horaire, lieu, description des munitions, nombre de cartons, description physique de l'ennemi, véhicule de l'ennemi (si véhicule), comprenant la marque, le modèle, la couleur et le numéro d'immatriculation, proximité du lieu du délit et météo (visibilité).

— C'est un compte-rendu très détaillé, commentai-je, impressionnée, mais aussi un peu inquiète.

Bien que certaine que les enfants ne risquaient rien au Nid du faucon, je me doutais que tous les déchargeurs illicites n'étaient pas de simples citoyens cherchant à se débarrasser d'un vieux canapé. Il y avait de sérieux criminels dans la région, peut-être prêts à tout pour éviter d'être pris. Cela pouvait s'avérer dangereux, j'étais d'ailleurs surprise que Rupert puisse seulement leur suggérer pareille activité.

— Je suppose que les ordres viennent d'en haut ?

— Exact, acquiesça Harry. C'est l'idée de l'agent spécial Chaton.

— Un chaton ? L'une des chattes a eu des chatons ?

La cour accueillait au moins cinq chats sauvages, qui gardaient les rats à distance.

— Où sont-ils ? lui demandai-je.

Harry repartit d'un gros rire.

— Non ! Ce n'est pas un chat !

— Je ne comprends rien, avouai-je.

— La voilà !

Et Harry agita la main en se tournant vers une femme sublime, qui passait sous l'arche d'un pas vif, accompagné par sa mère, Lady Lavinia.

Les deux femmes n'avaient absolument rien en commun. La silhouette masculine de Lavinia était vêtue d'un jodhpur boueux et ses cheveux blonds ramassés sous un filet disgracieux, tandis que sa compagne, grande et élancée, portait un jean moulant et un col roulé blanc en tricot élégant qui lui descendait jusqu'aux cuisses. Elle arborait le badge EcoChamp.

Je lui donnais à peu près le même âge qu'à Lavinia. Elle avait des cheveux d'un blond parfaitement éclatant, avec une mèche rose pâle tout à fait remarquable. Une rangée de minuscules clous d'oreilles ornait ses lobes et elle avait aussi des écouteurs connectés à un iPhone qu'elle tenait à la main.

— Biggles ! Bonjour ! lança la beauté.

Alfred apparut à mon côté.

— C'est Cassandra Je-ne-sais-quoi, me souffla-t-il à voix basse. Sacrée rivale que tu as là. Méfie-toi.